

LE PRÉCURSEUR

Janvier-Février 1970 Montréal – Vol. XXVIe – no 1



LE PRÉCURSEUR

A

50 ANS



A l'occasion du cinquantième anniversaire de la Revue d'information missionnaire "Le Précurseur", Nous accordons de grand coeur aux Soeurs missionnaires de l'Immaculée Conception de Montréal et à leurs collaborateurs, en gage d'abondantes grâces, notre paternelle Bénédiction Apostolique.

Du Vatican, le 8 septembre 1969

Paulus P.P. VI-

BIENTÔT 50 ANS

Jubilé d'or, date charnière! C'est l'heure où l'on récapitule les bons et les mauvais jours des cinquante années écoulées et le moment où l'on se tourne avec espoir ou inquiétude vers le centenaire qui s'offre à nous.

Que de changements dans le domaine de l'information depuis un demi-siècle! Aussi le Précurseur s'apprête-t-il à faire son propre examen de conscience, car parvenu à l'âge adulte n'est-ce pas que l'on peut se permettre une revue rétrospective basée sur l'expérience?

Le Précurseur naquit en 1920

Né de *Maximum Illud* (Benoît XV, 1919) le Précurseur poursuit le but des années 20: "faire connaître et apprécier davantage l'oeuvre des missions afin d'étendre plus efficacement le règne de Dieu" (Le Précurseur Vol. 1, no 2). Ce qui anticipe l'enseignement de *Ad Gentes*: "Dans les terres déjà chrétiennes, les laïcs coopèrent à l'oeuvre de l'évangélisation en développant en eux-mêmes et chez les autres la connaissance et l'amour des missions . . ." (art. 41).

Une volonté de renouvellement sous-tend la publication au fil des ans. Sans bonds prodigieux le Bulletin des débuts s'achemine lentement vers la revue d'activité missionnaire que l'on connaît. Quel rôle le Précurseur a-t-il joué dans la vie du public lecteur depuis 50 ans? Les bouleversements humains, politiques, culturels et sociologiques ont secoué la vie apostolique et ont rythmé les bons et les mauvais jours . . . mais qui peut mesurer le rayonnement du message missionnaire?

Le Précurseur s'achemine vers le centenaire

L'avenir comporte trop de projets pour rester fixé sur le passé; notre regard se tourne donc vers la mission de demain.

Il n'est peut-être pas inutile de signaler le symbolisme du nouvel emblème de la revue conçu par l'artiste montréalais Pierre Peyskens à l'occasion de ce cinquantenaire: le P pour Précurseur; le cercle, jaillissement de lumière et de chaleur; le bourgeon, promesse remplie de possibilités. Le nouveau sigle inspire donc un programme dynamique et exigeant: le Précurseur veut porter le message de lumière apostolique de l'Eglise aux quatre vents du monde . . . lumière, source de vie!

Le Précurseur, lumière et témoin comme Jean le Précurseur il y a 2,000 ans . . . quel défi!

LE PRÉCURSEUR



LE PRÉCURSEUR

no 1 — Janvier-Février 1970 — Vol. XXVIe

DIRECTION: Soeur Gisèle Villemure, M.I.C. — **COMITE DE RÉDACTION:** Soeur Gabrielle Ouimet, M.I.C., Soeur Lina Bourassa, M.I.C., Soeur Madeline Maillet, M.I.C., Soeur Agnès Lavallée, M.I.C. — **TIRAGE ET PUBLICITÉ:** Soeur Rita Ready, M.I.C., Soeur Anna Ready, M.I.C.

ABONNEMENTS:

Le Précurseur
2900, Chemin Sainte-Catherine
Côte-des-Neiges, Montréal 250
Canada

CONDITIONS D'ABONNEMENTS:

Par an \$ 1.50
2 ans \$ 2.75
A vie \$40.00

ABONNEMENT D'AMI:

Par an \$ 2.00

A L'ÉTRANGER:

Par an \$ 2.00

Pour tout changement d'adresse, ne pas oublier d'envoyer l'ancienne et la nouvelle.

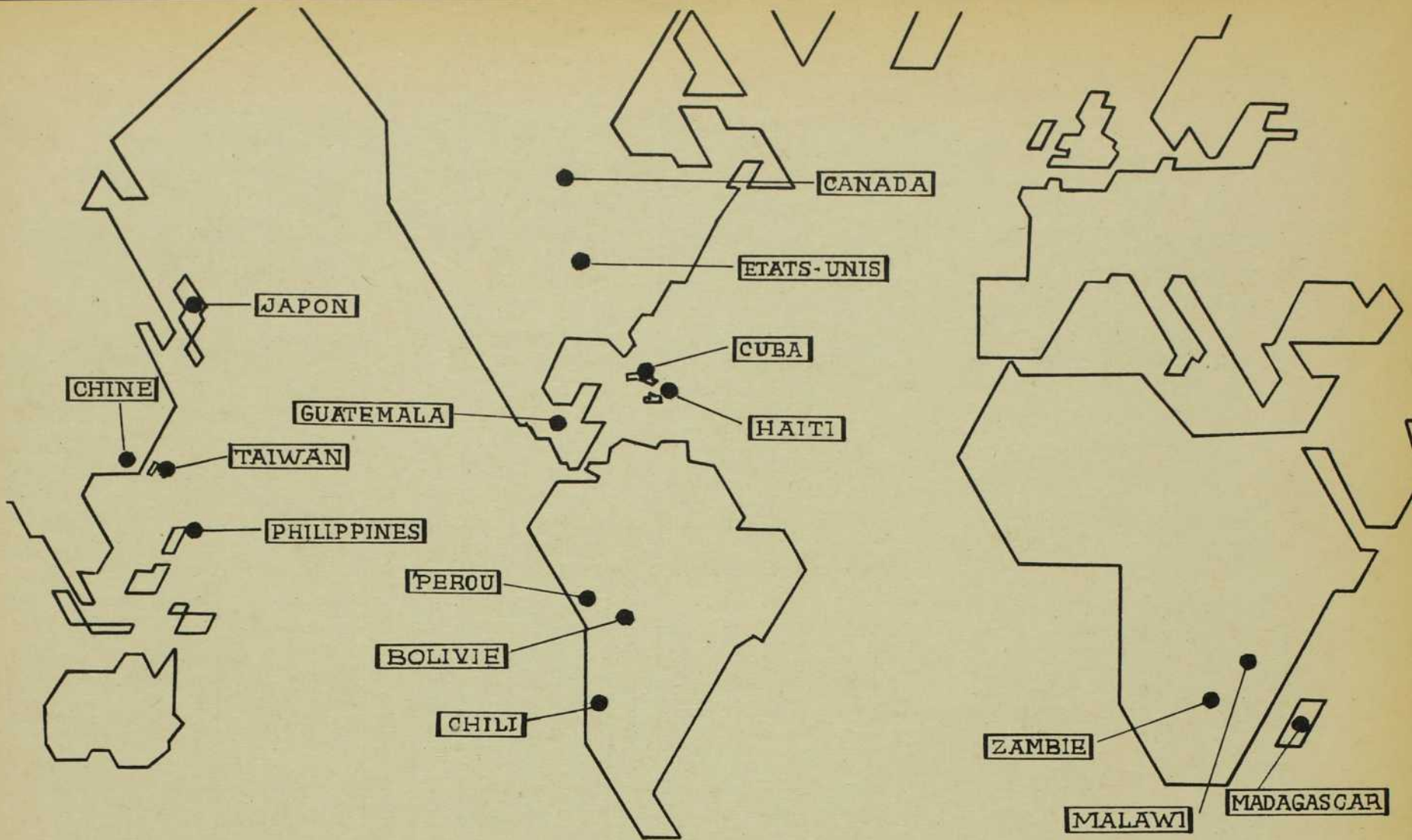
Revue bimestrielle publiée par les Soeurs Missionnaires de l'Immaculée-Conception avec l'autorisation de l'Ordinaire de Montréal.

NIHIL OBSTAT:

M. l'Abbé A. Cossette, p.m.é.
26 septembre, 1969

Courrier de la deuxième classe. Enregistrement no 0357
Port de retour garanti.

1924 — <i>Lettre de Shek-Lung</i>	6
1934 — <i>Journal de voyage</i>	7
1946 — <i>Relation sur les années de guerre à Manille</i>	10
1956 — <i>Regards sur Formose</i>	12
1963 — <i>Le kimono</i>	16
1964 — <i>On ne court plus après l'eau</i>	18
1965 — <i>Réflexions missionnaires</i>	20
1966 — <i>Prélude au disque malgache</i>	24
1968 — <i>Marie, Palladium du Pérou</i>	27
1970 — <i>Mot-secret</i>	31



**En feuilletant ses 50 ans Le Précurseur
vous parle du monde.**

Une Anthologie du Précurseur 1920-1970



A l'occasion de ses cinquante ans, le Précurseur a choisi des textes publiés par la revue au cours des dernières décennies.

Livrées telles quelles, sans commentaires, ces pages illustrent l'évolution littéraire: en les années 20 l'on écrivait: pays idolâtres, enfants païens, pieuse baptiseuse, obole, propager la foi, peuple barbare; tandis qu'en 1970 l'on emploie: dialogue, échange, évangélisation, peuple de Dieu, tiers-monde. Signes des temps!

Avec les années les goûts ont changé et ces pages ont vieilli, mais un même désir a dominé dans la rédaction du Précurseur: offrir une information missionnaire adéquate.

1924

LETTRE

DE

SHEK LUNG



Dès le premier numéro, le Précurseur a compris l'importance de la lettre en tant qu'animation missionnaire. N'est-ce pas après la parole, le moyen le plus direct qui ait été donné à l'homme pour agir sur le coeur et sur l'esprit de ses semblables? La revue a donc transmis dans une section intitulée "Echos de nos Missions" des extraits de lettres adressées à des amis canadiens.

La lettre ci-dessous parut en janvier 1924. Ecrite par les missionnaires de Shek Lung, elle s'adressait à la Supérieure Générale des Soeurs Missionnaires de l'Immaculée-Conception lui faisant connaître les épreuves et les difficultés subies dans cette prison fluviale qu'était à cette époque l'île de Shek Lung.

Léproserie de Shek Lung, 6 août 1923

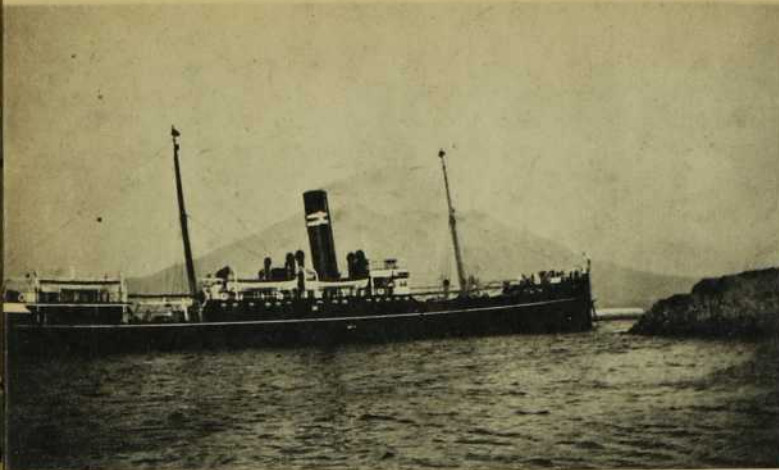
Bien chère Mère,

"Nous venons de traverser une terrible semaine: c'est d'abord une inondation aussi sérieuse que celle de 1918, les étages inférieurs étaient inondés et nous ne pouvions sortir qu'en barque.

"L'eau commençait à baisser mais voilà que samedi soir, un gros orage, accompagné d'éclairs et de tonnerre est venu jeter l'effroi parmi nous. Il était dix heures: nous étions à peine endormies quand, tout à coup, nous entendîmes appeler au secours. La foudre venait de s'abattre sur le toit de la pièce où reposaient toutes nos petites enfants. Nous accourûmes aussitôt: les pauvres petites étaient toutes couvertes de chaux, les tuiles et les briques tombaient sur elles. Inutile de dire combien les chères enfants étaient effrayées; l'une d'elles, âgée de cinq ans, criait sous les décombres: "Bonne sainte Vierge, ayez pitié de moi, j'ai des péchés." Aucune n'a été tuée ni même blessée, c'est vraiment miraculeux. Les pauvres petites se trouvant sans abri, il a fallu convertir la pièce qui servait de chapelle en dortoir. Presque toute la journée du dimanche fut consacrée à faire le déménagement en barques. Pour comble de malheur, il s'éleva hier soir, un terrible typhon qui nous remit à l'eau dans la maison presque autant que la semaine dernière. Il a fallu encore faire du remue-ménage pour arriver à trouver des endroits où nous pourrions nous loger.

"Le vent a cessé ce matin. Tous ces contretemps ne nous découragent pas: nous nous sentons sous la maternelle protection de notre Immaculée Mère."

Vos enfants de la Léproserie



1934

JOURNAL

DE

VOYAGE

Le journal, cette histoire écrite au jour le jour, a souvent servi au Précurseur pour raconter les divers incidents d'un voyage, d'une fondation ou encore d'une manifestation particulière.

Cet extrait d'un journal de voyage a été présenté dans le numéro de juillet-août 1934 alors que des missionnaires faisaient route vers l'Orient sur le "Heian Maru".

A bord du "Heian Maru", sur l'Océan Pacifique

Jeudi 5 avril 1934

Nous voguons sur le bateau de la "Paix", c'est la signification du mot *Heian*. Que nous voudrions être porteuses de la paix à tous les malheureux païens vers lesquels nous nous dirigeons!

Nous venons de quitter nos bien-aimées Soeurs de Vancouver, qui ont déployé toutes les ressources de leurs bons coeurs pour faire de notre séjour à l'Hôpital des jours de repos et de douce vie familiale. A l'instant où le bateau s'est mis en mouvement, l'église a fait entendre sa voix, il était midi. Nous avons jeté un dernier et long regard sur nos chères Soeurs, sur notre beau Canada, puis nous sommes entrées dans notre cabine.

En prenant possession de notre petit chez nous en mer, nous y avons installé une statue de la sainte Vierge en un endroit qui semblait avoir été préparé tout exprès: une petite niche d'argent ayant une lampe électrique au sommet. Nous laisserons cette lampe allumée jour et nuit.

Il nous est pénible de constater que, pendant la traversée, il nous faudra être privées de la messe et de la sainte communion, car pas un prêtre n'est à bord. Quatre autres missionnaires sont au nombre des passagers, mais, hélas! ce ne sont pas des catholiques.

Samedi 7 avril

Dans notre inexpérience de la mer, nous croyons traverser une mauvaise journée en voyant l'agitation des flots, mais la jeune fille japonaise qui fait le service nous dit: "A very fine day." Nous nous demandons ce que doit être une tempête. Nous ne sommes qu'une vingtaine de passagers sur le "Heian Maru"; ce bateau est d'une tenue irréprochable, le capitaine, les officiers et tous les gens de service sont d'une parfaite courtoisie.

Lundi 9 avril

A notre réveil, nous nous sentons violemment bercées. Aussi, les passagers, qui, hier, étaient dans la plus grande sérénité, se regardent avec effroi. Un bout du bateau est intercepté et une pancarte indique "Danger". Ordre est donné de ne pas aller sur le



Un cours de langue anglaise à Kagoshima par Soeur Saint François-Xavier vers les années "30".

pont. Les contrevents et les rideaux sont fermés, afin, croyons-nous, que le spectacle du dehors n'effraie pas les voyageurs. A certains moments, nous croyons plonger pour ne plus revenir. Comme nous nous sentons peu de chose entre les mains du Tout-Puissant! Le vent est opposé à la direction où nous allons, en sorte que la marche du bateau est notablement ralentie, on nous dit que nous serons en retard d'une journée. Ce soir, le capitaine nous raconte que, depuis six ans, il n'a pas vu la mer aussi mauvaise, et cette température est promise pour deux jours, ajoute-t-il. Une telle déclaration n'est pas rassurante... Avant de nous mettre au lit, nous nous recommandons avec ferveur à la sainte Vierge.

Mardi 10 avril

La tempête continue mais semble moins violente qu'hier.

Une dame protestante vient nous demander où nous allons. Il y a des religieuses missionnaires qui travaillent avec nous aux Indes, dit-elle. Elle fait son quatrième voyage aux missions pour propager la secte des méthodistes. Elle avoue qu'elle admire les religieuses catholiques qui font pour toujours le sacrifice de leurs parents, de leur patrie, et qui ne travaillent pas pour l'argent, puisqu'elles ne reçoivent pas de salaire.

Le port de Kagoshima en 1929.



Mardi 17 avril

Depuis dimanche, nous avons eu du beau temps, mais ce matin, il pleut à verse. Nous constatons avec joie que nous approchons de Yokohama, nous avons bien hâte d'être rendues à destination et de nous mettre à l'oeuvre. Il nous tarde surtout de recevoir la sainte communion; depuis deux semaines que nous jeûnons . . .

Aujourd'hui, nous faisons du tanguage; aux repas, parfois, il faut rire. Les gens glissent sur leur chaise et vont se promener jusqu'au mur. Les assiettes et les plats iraient se promener aussi, si le petit Japonais qui fait le service ne prenait soin de mouiller la nappe pour les empêcher de glisser. Un officier distribue aux voyageurs des souvenirs de leur voyage: de jolis livrets dans lesquels se trouvent le règlement du bateau, le nom des passagers, etc.

Jeudi 19 avril

Nous n'avions pas fini de déjeuner, que le navire avait jeté l'ancre, nous étions à Yokohama. Notre chère Soeur Marie-Xavier eut la joie de revoir sa soeur, Soeur Marie-de-Fourvière, venue de Wakamatsu à notre rencontre avec Soeur de l'Enfant-Jésus et une jeune fille japonaise. Les officiers nous ont permis de dîner ensemble, puis nous sommes allées voir à notre bagage qui devait être transporté sur un autre bateau japonais, "*l'Asama Maru.*"

Dimanche 22 avril

Hier, vers 4 h. de l'après-midi, nous abordions à Kobe. Quelle ne fut pas notre surprise en apercevant au loin nos chères Soeurs de Kagoshima, venues elles aussi à notre rencontre avec deux Soeurs de l'Enfant-Jésus!



La baie et la ville de Naze à la même époque.

Mercredi 18 avril

Comme c'est aujourd'hui notre dernière journée sur le "*Heian Maru*", on sert aux passagers le dîner d'adieu. En entrant à la salle à manger, nous la retrouvons décorée de fleurs japonaises et de drapeaux de toutes les nations. Sur chaque table, l'on voit une lumière japonaise et un petit cerisier en fleurs, et près de chaque convive, un vase à fleurs, un pétard, des cartes postales, un porte-cartes en cuir, etc.

Ce soir, nous rendons grâce à Dieu et à notre Immaculée Mère de nous avoir fait toucher au terme de notre périlleuse traversée, sans le moindre accident.

A 11 h., cet avant-midi, nos Soeurs en destination de Süchow quittaient le port pour se rendre à Shanghai où doit les attendre Mgr Marin, S. J. Nous avons fait nos adieux avec promesse d'un mutuel échange de prières. Maintenant nous nous dirigeons vers nos postes respectifs où nous ne tarderons pas à arriver. Déjà nous foulons la "terre promise". Puisse-nous y travailler efficacement à la gloire de Dieu et de notre Mère Immaculée.

Vos aimantes filles voyageuses

1946

RELATION SUR LES ANNÉES DE GUERRE À MANILLE

Avec quelle avidité les parents et amis des missionnaires ne lisaient-ils pas dans le Précurseur de mars-avril 1946 ces quelques extraits d'une relation sur les années de guerre à Manille!

Sous une forme concrète et durable, ce récit informait les lecteurs des événements pénibles et parfois dramatiques qui marquaient leur internement dans les camps de Los Banos, Philippines, dans les années 44-45.

L'INTERNEMENT

Le 7 juillet 1944, une dizaine de soldats armés se présentent à notre porte, appelant toutes les Soeurs au parloir. L'officier en tête du groupe lit solennellement le rescrit impérial sommant les autorités militaires d'interner tous les Missionnaires des nations ennemies, et cela dès le lendemain, 8 juillet.

Soeur Supérieure, s'adressant à l'interprète, demande un sursis, afin de pouvoir régler certaines affaires, mais cette faveur est refusée et ordre est donné de nous tenir prêtes pour 9 heures du matin. On nous accorde la permission d'apporter chacune un lit complet, nos habits, quelques livres et remèdes, pourvu que ces choses puissent être contenues dans deux valises que nous devons porter nous-mêmes. N'ayant pas assez de malles et ne pouvant nous en procurer en si peu de temps, nous nous servons de nos couvertures de matelas, de draps et de nos rideaux de cellules. Ces derniers nous furent très utiles dans la suite, pour fermer nos cubiques et nous mettre à l'abri des regards indiscrets. Notre chère Soeur Saint-Matthieu eut l'heureuse idée d'apporter deux marteaux, des clous et des pinces qui furent bien appréciés dans le camp, tant par nous que par les révérends Pères, qui, eux, s'étaient munis de fil et d'aiguilles. L'échange des ces objets rendit de grands services de part et d'autre.

Le lever du soleil nous surprit dans nos préparatifs de départ. Comme d'habitude, un Père bénédictin vint célébrer la sainte messe dans notre chapelle. Oh! cette dernière messe, comme elle fut touchante, inoubliable! On y communia une dernière fois, puis la petite porte dorée se referma sur un tabernacle

vide. Cher bon Maître! il quittait comme nous ces lieux où tant de fois il avait entendu nos supplications, reçu nos hommages et déversé sur nous ses divines bénédictions. Ce départ était permis par lui, sans doute pour notre plus grand bien, mais quels pénibles moments!

Vers 8 h. 30, un groupe de soldats viennent inspecter le Couvent, marquant les objets et les meubles dont ils ont l'intention de s'emparer et nous annonçant qu'ils viendront habiter la maison. Pendant ce temps, les Pères du Verbe Divin, qui devaient céder leur noviciat du Christ-Roi, après des pourparlers avec les autorités, obtiennent de loger chez nous, ce qui nous met un peu de consolation au coeur.

A 9 heures, nous sommes prêtes, mais les voitures n'arrivent pas. Enfin, vers 11 h. 15, un premier camion, puis un deuxième viennent prendre valises et paquets. Le troisième se présente vers midi, pour recueillir les Soeurs. De grosses toiles nous déroberont à la vue du public. Le coeur triste, ignorantes du sort qui nous attend, nous entonnons à voix basse: "Mère de Dieu, bénissez-nous . . ." et le *Salve Regina*. Notre Mère Immaculée est notre force et elle veillera certainement sur ses enfants confiantes.

On nous conduit à Santo Tomas, université autrefois très florissante, habitée depuis trois ans déjà par plus de huit mille internés. Les nouveaux arrivés du 8 juillet sont près de cinq cents, tous missionnaires, prêtres, religieux et religieuses. Après inspection des bagages, on nous fait prendre une assiette, une tasse et une cuiller et nous voilà à la file pour attendre notre dîner: une portion de riz et une banane que nous prenons assis sur une natte étendue sur le

plancher d'un des balcons du gymnase. Quelle scène inoubliable! Pendant que les ministres protestants avec leurs femmes et leurs enfants occupent la nef, à droite se trouvent des Jésuites, des Dominicains, et des Rédemptoristes, etc. Plus loin, des Religieuses de toutes les Congrégations missionnaires établies à Manille.

La vie du camp était commencée; que d'imprévus, de misères, de souffrances, elle nous réservait! L'un des grands soucis de nos maîtres, ce soir-là, fut l'appel. Quel problème que de faire la liste et de compter tous ces nouveaux internés! Après maints efforts infructueux, un Américain s'offrit à remplir cet office et nous pûmes retourner à nos nattes pour y prendre quelques heures de repos, sur le parquet, sans oreiller ni moustiquaire! Il était 10 heures. A 2 heures du matin, déjà c'était le réveil, suivi d'un léger déjeuner: un morceau de pain de maïs avec un oeuf. Les internés résidant à Santo Tomas avaient sacrifié leur ration d'oeufs pour leurs compagnons d'infortune. L'appel fut encore bien compliqué, puis, dans l'obscurité et sous une pluie torrentielle, nous montions dans des camions militaires à destination de la station de Tutuban où nous prenions le train.

Cette fois, il fut facile de deviner que nous allions à Los Banos, à trente-six milles au sud de Manille. Arrivés à la gare de cet endroit, on nous compta et recompta, puis des camions nous conduisirent au terme de notre voyage. En vingt minutes, nous étions au camp établi par nos maîtres, sur le terrain du Collège d'Agriculture, endroit encerclé par de hautes montagnes au sommet desquelles s'échelonnent de jolis chalets à l'usage des professeurs.

Les bagages ayant été jetés pêle-mêle dans un champ, ce ne fut pas un jeu que de débrouiller tout cela et de le transporter dans les baraques construites pour les internés. Là, ni table ni banc; c'est donc sur le plancher que se prit le dîner servi à 3 heures de l'après-midi.

LA VIE AU CAMP

Quelque temps après notre arrivée au camp, S. Exc. Mgr Piani, délégué apostolique, nommait évêque titulaire de Los Banos S. Exc. Mgr Jurgens, évêque de Tuguegarao. Le 19 juillet, Monseigneur érigeait les stations du Chemin de la Croix dans la chapelle. Ce furent d'abord de simples croix de bambou, puis on y mit les images pieuses représentant les différentes phases de la Passion.

C'est autour du pauvre autel de Los Banos que s'organisa cette vie spirituelle intense qui répandit la paix, l'union et la charité la plus parfaite au milieu des internés. Chacun devait d'abord fournir au moins deux heures de travail par jour pour le bien commun. Un grand nombre de religieuses étaient chargées de la préparation des légumes, d'autres avaient le soin des ménages et de la lingerie. Un cercle de couture fut formé dès les premiers jours, pour l'entretien des vêtements. Quand les bas devinrent trop usés, on n'en porta plus et les quelques bons morceaux qui restaient furent convertis en fil à coudre.

Pour faire cuire nos aliments, pas de récipients, si ce n'est une boîte en fer-blanc que les Soeurs de Sainte-Croix sortent de leurs bagages et qui devient le chaudron à tout apprêter: la sauce comme le thé.

La principale source de souffrances fut certes l'insuffisance de nourriture. Durant les premières semaines, on nous servait trois maigres repas, mais au mois d'octobre il n'y en eut plus que deux et enfin, avec novembre, commença un jeûne rigoureux. Il s'ensuivit un affaiblissement général des forces chez les internés dont 90% furent atteints de bérubéri. Le 11 décembre, alors que tout le monde criait famine, un secours providentiel nous arrivait soudain. Sur le soir, un camion chargé de colis faisait tout à coup son apparition. La nouvelle se répandit comme un coup de vent et à l'instant les représentants de toutes les Communautés religieuses allaient à la rencontre de Mlle Lulu Reyes, jeune fille catholique, très connue à Manille et qui avait obtenu des autorités que les provisions envoyées aux bureaux de la *Chaplains' Aid Association* par les amis des internés fussent remises aux destinataires. Mlle Reyes était accompagnée de sa mère, d'une amie, ainsi que de deux scolastiques jésuites philippins et d'un Père Dominicain, philippin aussi. Après force compliments et cadeaux au commandant de notre camp, les barrières s'ouvraient et chaque Communauté recevait ce qui lui était destiné. Quel secours opportun à ce moment critique! Parmi les provisions que de charitables amis nous avaient adressées, se trouvait un gros sac de sel, condiment disparu tout à fait de notre ration et cependant absolument nécessaire au bon maintien des forces vitales.

La fête de Noël, avec son cachet d'extrême pauvreté, ne fut pourtant pas triste. La crèche, confectionnée d'un drap de laine rose emprunté à un ministre sabbatiste et d'un morceau de coton azur, entouré de draps blancs, avec ses personnages en terre glaise, fit l'admiration de tous. Son auteur, le R. F. Nivard, C.S.C., en reçut mille félicitations.

Nos gardiens nous permirent d'avoir la messe de minuit à la condition qu'aucune lumière ne fût aperçue de l'extérieur. Comme ils n'avaient pas défendu les chants, les hymnes de Noël retentirent avec allégresse et piété. Un bon nombre de protestants y assistaient et parurent grandement touchés du spectacle simple et grandiose à la fois qui s'offrait à leur vue.

Le retour à nos baraques nous procurait une bien agréable surprise due aux bonnes Soeurs de Sainte-Croix: de jolis petits cadeaux, images, sabots de bois, etc., reposaient gentiment sur des branches d'arbres disposées sur deux tables. Combien sensibles étions-nous toutes à ces délicatesses! Notre chère Soeur Saint-Gabriel, de son côté, avait préparé de mignons gâteaux cuits à la vapeur, grâce à une petite réserve de farine, reçue le 11 décembre, ainsi qu'une légère bouillie blanche décorée de coco râpé. Faute de lumière, à cause de l'obscurité totale, c'est au clair de la lune que nous allâmes contempler ces délicieuses gâteries et même les déguster, afin de n'en perdre aucune miette!

L'île de Formose émerge des eaux bleues du Pacifique, à cent milles environ des côtes de Chine. Justement renommée pour son climat enchanteur et ses sites merveilleux, elle couvre un territoire de 13,885 milles carrés, plus de deux fois la superficie des îles Hawaii. Une chaîne de montagnes, dont plusieurs pics atteignent 11,000 pieds d'altitude, la partage du nord au sud: à l'est, des pentes boisées ou rocailleuses qui dévalent rapidement jusqu'à la mer; du côté ouest, un long versant étagé glissant en douceur vers une plaine fertile et couverte de rizières.

L'île fut primitivement le domaine de tribus indigènes venues de Malaisie. En 1590, les Portugais s'y établirent et l'appelèrent Formose, la Belle. Elle passa, vers 1622, aux mains des Hollandais, puis, en 1668, à celles des Chinois qui lui donnèrent le nom de Taïwan, Baie en terrasses.

Cette première occupation chinoise, longue de plus de deux siècles, dura jusqu'en 1895, alors que la première guerre sino-japonaise livra Formose et les îles Peccadores au Japon. Pendant cinquante ans, les Fils du Soleil Levant dominèrent l'île; ils y établirent l'ordre, l'activité, et mirent sur pied diverses industries: raffineries de sucre, usines de ciment, d'aluminium, de produits chimiques et autres. Par contre, ils traitèrent les Taïwanais en peuple colonisé, les écartant des fonctions publiques et entravant l'accès des jeunes aux écoles supérieures, sauf pour la médecine.

1956

REGARDS SUR FORMOSE

par Soeur Elisabeth-de-la-Trinité, M.I.C.

En 1945, la reddition du Japon rendit Formose à la Chine et le chef nationaliste Tsiang-Kai-Check dut s'y réfugier avec ses troupes, en 1949, à la suite des revers subis sur le continent. L'île comptait alors sept millions d'habitants. Le gouvernement de Tsiang réalisa à Formose une réforme pacifique, des plus heureuses. Il nationalisa les industries et développa l'agriculture, facteur important de prospérité pour la population. Les possesseurs de vastes domaines agricoles furent autorisés à conserver six acres de terrain, mais ils durent vendre le reste à leurs fermiers, à raison de six acres par famille. En pratique, les paysans continuent à cultiver les mêmes terres, mais

Par le Précurseur les lecteurs ont rencontré durant ces cinquante années des hommes de toutes races et de toutes nationalités.

Le numéro de juillet-août 1956 jette un regard sur Formose, la Belle, voit vivre son peuple et analyse sa situation tant du point de vue économique que religieux.



au lieu de payer indéfiniment des fermages, ils en acquièrent la propriété. Le gouvernement s'employa aussi à organiser les rizières un peu partout, à développer les plantations de canne à sucre, à établir des services d'hygiène dans les villages, à ouvrir des écoles pour tous les jeunes, sans acception d'origine raciale.

Formose compte aujourd'hui plus de neuf millions d'habitants répartis en trois groupes ethniques: les Taïwanais—sept millions—ou Chinois venus du continent au cours des trois derniers siècles; les réfugiés chinois, refoulés dans l'île par la poussée communiste entre 1946 et 1950, plus de deux millions; enfin les aborigènes d'origine malaise, au nombre d'environ deux cent mille. Ils vivent dans les montagnes, bien organisés en tribus, possédants leurs coutumes et leur folklore. Peu à peu cependant, ils abandonnent leur vie primitive pour se mêler à la population chinoise.

Les Formosans forment un peuple paisible, heureux, hospitalier et travailleur. Ils parlent l'amoy dans les villes et le hakka dans les campagnes. Mais le mandarin, inscrit au programme des écoles, se répand de plus en plus. Les habitations, généralement construites en brique du pays et à toit non plafonné, restent ouvertes aux intempéries. On n'a pas idée au Canada du peu de confort dont ces bonnes gens se contentent! Du reste, pas de différence notable entre riches et pauvres, tous sons vêtus de façon similaire, chaussent les sandales de bois et coiffent le large chapeau de paille conique. Quand il pleut, ils jettent

sur leurs épaules une mante de paille ou un simple sac à légumes. Pour eux, l'utile prime toujours l'agréable, même chez les enfants. Voyez les élèves de l'école catholique échanger leurs bons points pour des récompenses: ils choisissent savons, mouchoirs, bas, peignes . . . presque tous les jouets restent à l'étalage.

Ici, les mendiants n'existent pas, tout le monde travaille, soit à la culture, soit à l'artisanat ou au petit commerce. S'il pleut suffisamment, les paysans obtiennent deux récoltes par année, parfois trois, dit-on, dans le sud de l'île. A l'automne, les champs se transforment en jardins potagers et chacun ambitionne d'y recueillir les plus beaux légumes. Le fumage du terrain s'organise et va bon train: hommes et femmes transportent l'engrais dans des seaux. Personne ne prend garde aux effluves odorantes qui flottent sur leur passage, l'espoir de la récolte efface tous les désagréments. Les habitants font aussi sur une vaste échelle l'élevage de porcs, poules, canards, oies et dindons. L'île produit des fruits abondants et savoureux: ananas, bananes, oranges, raisins, pamplemousses énormes . . .

La ville de Taipei, capitale de la Chine libre et siège de son gouvernement, présente des caractéristiques particulières. Là s'est établie en grande partie l'aristocratie chinoise venue du continent sous la menace Rouge: hauts fonctionnaires, professeurs d'écoles supérieures et d'universités, scientifiques, officiers militaires et autres. De ce fait, la population

La culture du riz en terrasse, chef-d'oeuvre de patience et de technique.

Détails d'une



possède un air de distinction et une courtoisie remarquable. Leur costume diffère aussi de celui des campagnards; peu de chapeaux coniques et de chaussures de bois, on s'habille à peu près comme dans nos villes d'Amérique.

Les rues de la ville sont larges et attrayantes avec leurs enseignes aux couleurs vives, leurs magasins abondamment pourvus et très achalandés. De rares automobiles mais, par contre, des nuées de cyclistes, presque chaque habitant a sa bicyclette. Des lieux de stationnement leur sont réservés. Les Taïwanais voyagent beaucoup. Des autobus et des trains bien organisés circulent continuellement entre la capitale et les districts. Ils fourmillent de soldats en uniforme. Les voyageurs montent en voiture selon l'ordre des numéros de billets.

Sur le plan religieux, le bouddhisme compte ici beaucoup d'adeptes et possède quantité de temples. Chaque famille païenne conserve, du reste, dans la pièce principale de la maison, son sanctuaire et son autel où trône quelque divinité. Les protestants, déjà installés dans l'île avant l'occupation japonaise de 1895, intensifient leur action et reçoivent depuis 1946 de nombreux ministres. Comme effectifs catholiques, le seul vicariat de Formose, en 1945, n'avait qu'une quinzaine de missionnaires et 8,000 chrétiens. Sous le régime nippon, l'apostolat avait été pratiquement impossible. Mais, une fois la paix rétablie, plusieurs prêtres chinois débarquèrent dans l'île. Bientôt, l'expulsion des missionnaires de la Chine Rouge apporta de précieux renforts.

vie quotidienne: les Taïwanaises font leur lessive à la rivière.



Formose est aujourd'hui la terre d'évangélisation des Chinois et le travail apostolique y est devenu des plus opportuns. Depuis 1950, l'unique vicariat fut subdivisé: un archevêché à Taipei et quatre préfectures. D'après les statistiques de 1955, Formose compte présentement 374 prêtres dont 130 jésuites, 275 religieux et religieuses, 48,148 chrétiens et 44,224 catéchumènes. Kuanshi, district de 35,000 âmes où nos Soeurs s'établirent en 1954, est divisé en trois centres ayant chacun son église; 200 baptisés et 5,000 catéchumènes forment le noyau chrétien. Chaque semaine, les missionnaires visitent une quarantaine de villages échelonnés au flanc des montagnes et, de temps en temps, ils y célèbrent la messe. Le village de Shih Kuang Tse ne comptait pas un seul catholique quand nos Soeurs y arrivèrent en décembre 1955. Pour Noël, les Pères jésuites baptisèrent 36 catéchumènes, les deux premiers servant de parrain et de marraine aux autres. L'enfant de choeur est encore païen. Ce poste possède aussi une jolie église neuve.

L'apostolat jouit ici d'une liberté entière et partout s'accomplit un travail intense et magnifique, malgré certains obstacles, notamment la superstition, si solidement enracinée, et le laïcisme qui s'infiltré progressivement. Un extraordinaire mouvement de conversion remue les populations, même parmi les aborigènes, et la diffusion de l'Évangile connaît de nos jours en cette île lointaine un essor puissant. Cet apostolat s'avère plus particulièrement urgent auprès des quelque deux millions et demi de réfugiés. Ces gens qui ont fui leur patrie en des jours tragiques appartiennent, pour un bon nombre, à une classe sociale autrefois difficilement accessible aux missionnaires. Aujourd'hui, humiliés par leurs malheurs, avides de réconfort, d'espoir et de vérité, ils sont tout disposés à accueillir le don de l'Esprit Saint, le Dieu de paix et de bonté qu'ils appellent sans en savoir le nom. Combien touchant d'entendre tel prosélyte se déclarer indigne de la grâce du baptême!

Les nouveaux chrétiens annoncent eux-mêmes la Bonne Nouvelle à leurs frères païens, de sorte que le nombre des aspirants au catéchuménat augmente sans cesse. Aussi, malgré un labeur acharné, les missionnaires ne peuvent suffire à tout: remplir leur ministère auprès des néophytes, instruire les catéchumènes, former les catéchistes, créer des stations, des oratoires, des districts nouveaux avec équipement sommaire mais indispensable, répondre sans cesse à des foules qui sollicitent une église, au moins un local où ils puissent s'assembler pour entendre la doctrine et prier le bon Dieu...

Témoins émerveillés des progrès de l'Église sur ces rivages païens, mais débordés par l'immense tâche, les missionnaires de Formose réclament de l'aide: il leur faudrait cent fois plus d'ouvriers!

Daigne le Maître susciter des moissonneurs nombreux et enthousiastes pour recueillir l'opulente moisson qui blanchit sur le sol formosan, terre pleine de promesses et visiblement choisie de Dieu pour y manifester les merveilles de son infinie miséricorde!

1963 LE KIMONO

"L'histoire du vêtement humain est l'histoire de l'homme même." Erik Peterson

Aussi le Précurseur tout en décrivant le Kimono dans le numéro de juillet-août 1963 traduit-il le goût raffiné et artistique du peuple japonais!

Tout Japonais connaît ce vieux dicton: "L'obi symbolise la beauté du Japon." Hélas! obi et kimono perdent de plus en plus la faveur des jeunes générations amourachées de chandails, de fermetures éclair et de pantalons. Dans sa délicate brochure sur le kimono, publiée en 1948, Keicchi Tagakawa écrivait: "Neuf hommes sur dix portent le vêtement étranger tandis que cinquante pour cent des femmes s'habillent à l'occidentale." Et loin de diminuer, cette proportion augmente avec les années.

D'une beauté indéniable, le kimono semble un paradoxe à qui veut l'apprécier au point de vue de l'utilité et de la commodité. Avec ses manches largement fendues et son encolure baïllante, il offre, en hiver, une mince protection contre le froid. Le *tamoto*, partie traînante de la manche, n'a pas d'autre fonction que de recevoir de menus articles et, à l'heure des travaux domestiques, d'être un vrai handicap. Si étroit est le *suso* ou bas de la jupe, que le kimono exige une démarche précieuse sans quoi il s'ouvre, détruisant la grâce du mouvement. Mais son charme et sa beauté compensent son manque d'allure pratique. Il a un certain air de réserve, de dignité qui reflète l'histoire d'un peuple enclin, par son sens de l'éphémère, à employer le fragile et l'inadéquat.

Si les manches du kimono gênent l'action, quel incomparable moyen ne sont-elles pas pour traduire les



sentiments! Croisées sur la poitrine en un geste rapide, elles disent la joie; montées à la hauteur des yeux et les dérobant, elles expriment la timidité ou la tristesse accompagnée de larmes; voltigeantes, frappant contre quelqu'un, elles l'avertissent d'importunité.

A l'encontre des vêtements occidentaux qui ont évolué en coupe et en style, le kimono n'a guère changé depuis plus de deux siècles. Il s'harmonise parfaitement avec l'aspect des jardins japonais, avec la subtile couleur paille des murs et des parquets, avec la douceur tendre du papier des portes à coulisse. Alors que les hommes ne portent que des kimonos aux teintes sobres comme le noir, le gris et le brun, les femmes arborent quatre types différents où apparaissent les traits caractéristiques des saisons. En juin, le kimono simple remplace le kimono à doublure; l'arrangement de ses couleurs donne une impression de fraîcheur et ses motifs brodés ou imprimés suggèrent l'action; par exemple des oeillets sauvages dans un panier de bambou, une truite argentée qui s'élance à travers le bouillonnement léger des eaux, des pluviiers qui montent dans le ciel. Pendant les chaleurs intenses de juillet et d'août, le kimono ordinaire cède la place au kimono de tissu fin ainsi qu'au *yukata* de cotonnade hardiment relevée de bleu clair. En septembre, le sentiment automnal perce dans les tons foncés et l'inspiration des motifs: trèfles sauvages,

herbes (suzuki) au panache duveteux agité par la brise, criquets sautant dans la gentiane.

Teintes et imprimés des kimonos japonais féminins s'accordent avec l'âge: pour les fillettes, couleurs éclatantes, grosses fleurs de pivolnes; pour les jeunes filles, nuances plus discrètes, fleurs délicates comme les volubilis; aux alentours de vingt-cinq ans, fleurs plus petites encore; à trente ans, seuls les tons pâlis de gris, de bleu et de brun sont permis; passé trente ans, mêmes couleurs mais plus foncées où se détachent de minuscules formes géométriques.

De même que la robe et le chapeau de l'élégante d'Occident sont en étroite relation, de même — et peut-être avec plus de souci de l'art — le kimono et l'obi se combinent au Japon. Si le kimono s'orne de fleurs ou d'autres motifs, l'obi doit être uni; dans le cas contraire d'un kimono d'un seul ton, l'obi sera de riche brocard. Ainsi le veut la règle qui assure la parfaite harmonie.

De toutes les étoffes employées dans la confection du kimono, la soie rallie tous les goûts. Il en existe de toutes les variétés de tissage, depuis la forte et simple *habutae* du Sud à la très fine du Nord appelée *chirimen*. Cette soie requiert au tissage 920 mouvements de la main pour une longueur de 15 pouces sur une largeur de 12 pouces. De sorte que 12 verges de ce précieux tissu supposent 26,480 mouvements de la main!



L'esprit de chaque période de l'histoire s'illustre dans le patron décoratif et la couleur du kimono. Par exemple la gaieté et la décadence de l'ère de Heian (714-1185), et l'élégante simplicité de Momoyama (1570-1600).

Grâce à l'art de la teinture, de la broderie, du tissage, de la peinture et de l'imprimé, les créateurs de kimonos peuvent rendre non seulement l'âge et le sexe de la personne qui le portera, mais encore les caractéristiques des saisons et même les émotions de l'âme. Les kimonos créés par des artistes de renom, comme Korin (1658-1716) qui utilisa tous les secrets de la teinture et des tissages, sont des chefs-d'oeuvre au même titre que les peintures célèbres.

Puissent les Japonais, dans leur quête de la beauté, découvrir enfin que la Beauté toujours ancienne et toujours nouvelle apporte seule à l'homme mortel la satisfaction totale!

Soeur Marie-de-la-Rédemption, M.I.C.



1964 — ON NE COURT PLUS APRÈS L'EAU

Parfois le Précurseur lance un S O S au nom de certains missionnaires aux prises avec des problèmes épineux.

Quelle joie quand la solution leur arrive spontanément comme le démontre cette lettre parue en mars-avril 1964!

SOLUTION DU PROBLÈME DE MAI 1963:

Dons de bienfaiteurs connus et inconnus

+ creusage d'un puits

+ installation d'une pompe

= eau courante.

par Soeur Marie-Corinne, M.I.C.

En mai 1963, le Précurseur lançait un appel pour la solution d'un problème crucial avec lequel la Mission de Katete se débattait depuis ses débuts: le manque d'eau.

Quelques bonnes personnes d'Amérique avaient-elles connu, dans leur jeunesse, semblable cauchemar? Plusieurs se sont émues et des courses de nos élèves à un demi-mille et plus de distance, un récipient sur la tête, et de l'audacieuse confiance de Soeur Marie-des-Anges en l'installation possible d'un puits à proximité du couvent.

Les dons sont venus, le puits a été creusé, une pompe achetée et mise en opération; non sans contretemps, il va sans dire!

Au moment où le tuyau long de quarante-cinq pieds, et qui devenait de plus en plus lourd à mesure qu'il descendait, allait atteindre le fond du puits, un mouvement un peu trop brusque l'endommagea, et il fallut le remonter à la surface.

Une fois réparé, croyez que ce ne fut pas un petit jeu de le redescendre!

Mais la victoire récompense toujours les persévérants. Et en Afrique, qui manque de patience se condamnerait à l'insuccès.

Le 17 juin, une belle eau claire, limpide, jaillissait en abondance. Comment décrire cette scène? Cris, danses, battements de mains, ce fut presque du délire! Et dans le cœur des missionnaires, quel chant de reconnaissance!

Imaginez pareil luxe: à quelques pas seulement, deux tours de roue, et un jet puissant emplît cuves et chaudières en un clin d'oeil.

Les religieuses africaines et canadiennes, les élèves de l'École Normale, de l'École d'Arts Ménagers et le personnel de l'hôpital jouissent de la merveilleuse invention. On nous envie dans les environs, et plusieurs viennent puiser au fameux puits des Soeurs. Pour-

rons-nous leur en interdire l'accès? Cette source bienfaisante ne sourd-elle pas du sol de leur pays? Avec eux donc, nous partageons, en chantant notre MERCI à nos bienfaiteurs, et notre fervent *BENEDICITE* au Seigneur tout-puissant.

Car cette eau bienvenue est le symbole du flot de grâces descendues sur la Mission de Katete, depuis sa fondation. Il y a 25 ans, en effet, cette terre était un désert sans eau au point de vue spirituel. Le premier missionnaire qui y pénétra, en 1938, n'y trouvait qu'une poignée de chrétiens sans église. Il y dressa un autel, et, dès lors, du côté ouvert de l'auguste Victime un torrent d'amour et de miséricorde a jailli. Des milliers d'âmes s'y sont abreuvées; d'autres attendent leur tour d'être purifiées, désaltérées. Elles ont entendu l'invitation du divin Sourcier: "Si quelqu'un a soif, qu'il vienne à moi et qu'il boive . . ." (Jean, VII, 38).



1965 – RÉFLEXIONS MISSION

Rencontrer l'homme de notre temps, c'est mettre en oeuvre un dialogue authentique.

Le Précurseur présentait en mars 1965 quelques données missionnaires sur Ecclesiam Suam, cette charte du dialogue.

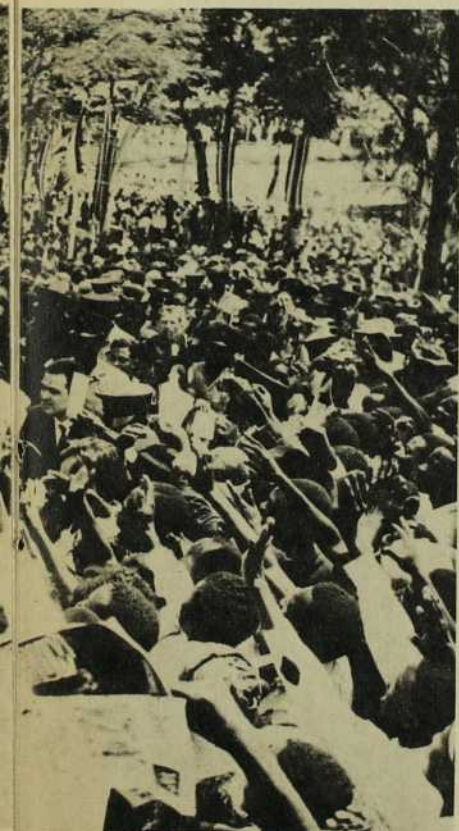


Rencontrer l'homme de notre temps, c'est mettre en oeuvre un dialogue authentique. Le voyage de Paul VI en Ouganda a été une véritable rencontre de l'Eglise catholique avec les populations africaines, à qui le Saint-Père n'a cessé de redire ce que, d'une part, le christianisme avait donné à l'Afrique et voulait encore lui donner et ce que, d'autre part, l'Afrique, avec ses inestimables valeurs religieuses et humaines, pouvait et devait donner au christianisme.



NAIRES

par Soeur Alfred-Marie, M.I.C.



En marge de la méthode du dialogue proposée par l'encyclique *Ecclesiam Suam*¹

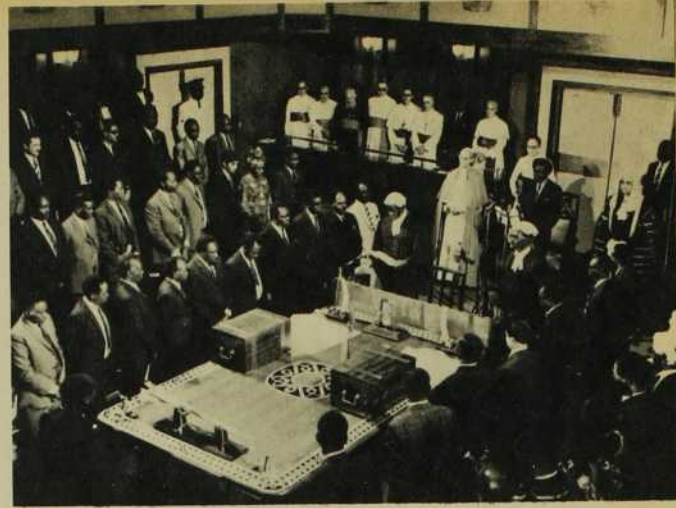
De la part du missionnaire dont la vocation même inclut le devoir du dialogue, l'encyclique si nuancée de S.S. Paul VI mérite une étude spéciale. Surtout dans sa troisième partie. C'est toute une orientation, une attitude d'esprit et de coeur, une méthodologie qu'elle suggère.

Nous ne prétendons pas donner ici un commentaire missiologique savant de ces directives: notre réflexion s'attachera simplement à en relever les grandes lignes inspiratrices.

Equivalent: devoir missionnaire et dialogue

Le Pape nous dit: "Si vraiment l'Eglise . . . a conscience de ce que le Seigneur veut qu'elle soit, il surgit en elle une singulière plénitude et un besoin d'expansion, avec la claire conscience d'une mission qui la dépasse et d'une nouvelle à répandre. C'est l'obligation d'évangéliser. C'est le mandat missionnaire. C'est le devoir d'apostolat. Une attitude de fidèle conservation ne suffit pas . . . Le devoir lié par la nature du patrimoine du Christ, c'est de répandre ce trésor, c'est de l'offrir, c'est de l'annoncer . . . A propos de cette impulsion intérieure de charité qui tend à se traduire en un don extérieur nous emploierons le nom, devenu aujourd'hui usuel, de dialogue."

Celui donc qui va porter le Message amorce nécessairement un dialogue. S'adressant à des gens qui ont



Le Pape au Parlement de Kampala. A sa droite, le Président de l'Ouganda: Milton Obote.

Paul VI à l'hôpital national de Kampala: parmi les polios.

Photo: Fides

une pensée religieuse, une culture, une mentalité, un mode de vie différents, il soulève réactions et réponses, refus ou adhésion. La foi est un don de Dieu, mais elle emprunte d'ordinaire la voie de la communication humaine. D'où la condition de s'approcher du peuple "avec tous les égards, tout l'empressement, tout l'amour possible, pour le comprendre . . ."

Reproduire dans le dialogue la pédagogie divine

Dieu un jour a entamé le dialogue avec l'humanité: "La révélation, qui est la relation surnaturelle que Dieu lui-même a pris l'initiative d'instaurer avec l'humanité, peut être représentée comme un dialogue, dans lequel le Verbe de Dieu s'exprime par l'Incarnation, et ensuite par l'Évangile. Le colloque paternel et saint, interrompu entre Dieu et l'homme à cause du péché originel, est merveilleusement repris dans le cours de l'histoire."

Sur ce dialogue divin, que le Saint-Père nomme le dialogue du salut, nous, missionnaires, devons calquer notre dialogue.

Dans le dialogue du salut, Dieu a pris les devants; dans le nôtre nous ferons les premiers pas. Le dialogue du salut jaillit de la charité et de la bonté divine; le nôtre s'inspirera "d'un amour fervent et désintéressé". Le dialogue du salut ne se mesura point "aux mérites ni aux résultats"; le nôtre sera "sans limites et sans calcul". Le dialogue du salut n'utilisa point la contrainte physique car il fut "une formidable demande d'amour", il respecta la liberté humaine et s'adapta aux dispositions de ses auditeurs; le nôtre offrira son don de salut "toujours dans le respect de la liberté personnelle des hommes civilisés", se présentant "par les seules voies légitimes de l'éducation humaine, de la persuasion intérieure". Le dialogue du salut s'adressa à tous "sans discrimination aucune"; le nôtre

sera en principe "universel", "capable de se nouer avec chacun". Le dialogue du salut progressa par développements successifs, il a eu "d'humbles débuts avant le plein succès"; le nôtre aura égard "aux lenteurs de la maturation psychologique et historique", il saura "attendre l'heure où Dieu le rendra efficace", il aura "l'anxiété de l'heure opportune et le sens de la valeur du temps"; il s'adaptera "au caractère de l'interlocuteur et aux circonstances de fait".

Conditions et état d'esprit

Le Souverain Pontife énumère les conditions qu'il requiert de celui que concerne le devoir du dialogue: volonté de courtoisie, d'estime, de sympathie, de bonté, pas de condamnation à priori, de polémique offensante, de vaines conversations mais respect de la dignité et de la liberté; avoir comme but premier: "une communion plus pleine de sentiments et de convictions".

L'état d'esprit qu'il décrit est essentiellement missionnaire: C'est "l'état d'esprit de celui qui sent au-dedans de lui le poids du mandat apostolique, de celui qui sait ne plus pouvoir séparer son salut de la recherche de celui des autres, de celui qui s'emploie continuellement à mettre ce message dont il est dépositaire en circulation dans les échanges des hommes entre eux".

Ces conditions exigées de qui dialogue en général, les missionnaires les observeront personnellement avec le plus grand soin. Étrangers, ils auront à aborder leur peuple avec humilité et préjugé favorable, sans un grain de fameux complexe de supériorité; s'ils ont conscience de véhiculer le Message par excellence, ils se persuaderont qu'eux-mêmes ont quelque chose de précieux à recevoir: l'amitié de frères in-

Caractères du dialogue

Ici encore retenons les règles d'or de S.S. Paul VI: la clarté . . . langage compréhensible et adapté; la douceur, s'inspirant de la charité et pénétrant les coeurs à la façon de l'huile; la confiance, surtout "en la capacité d'accueil de l'interlocuteur", disposition qui ouvre à l'échange et à l'amitié; la prudence pédagogique, souple et pleine de tact, "qui tient grand compte des conditions psychologiques et morales de l'auditeur", "cherche aussi à connaître la sensibilité de l'autre et à se modifier, raisonnablement, soi-même et à changer sa présentation pour ne pas lui être déplaisant et incompréhensible". La prudence pédagogique ne s'enlise pas dans la routine mais essaie de se mettre toujours davantage dans la peau de l'autre.

Ce qui fait que le dialogue du salut, où s'unissent vérité et charité, intelligence et amour, "revêt bien des formes. Il obéit, dit le Saint-Père, aux exigences qu'on rencontre, il choisit les moyens favorables, il ne se lie pas à de vains apriorismes, il ne se fixe pas en des expressions invariables lorsque celles-ci ont cessé d'être parlantes et d'émouvoir les hommes. Ici se pose une grande question, celle de l'adaptation de la mission de l'Eglise à la vie des hommes en un temps donné, en un lieu donné, dans une culture donnée, dans une situation sociale donnée."

Et le Pape va encore plus loin: ". . . il faut, comme le Verbe de Dieu qui s'est fait homme, assimiler, en une certaine mesure, les formes de vie de ceux à qui on veut porter le message du Christ . . . il faut partager les usages communs pourvu qu'ils soient humains et honnêtes, spécialement ceux des plus petits . . . Il faut, avant même de parler, écouter la voix et plus encore le coeur de l'homme; le comprendre et autant que possible le respecter et, là où il le mérite, d'aller dans son sens . . . Le climat du dialogue, c'est l'amitié. Bien mieux, le service."

Missionnaires, réfléchissons au sens profond de ces données dont l'application n'a rien pour nous de facultatif. Certes, les grandes encycliques missionnaires nous ont déjà sensibilisés aux problèmes de l'accueil et de l'adaptation. Mais jamais peut-être l'âme et la technique du dialogue inhérent à notre vocation ne nous ont été explicitées avec autant de détails, de nuances et de netteté. Jamais peut-être n'avons-nous aussi bien senti que notre vocation doit être une formidable démarche d'amour.

¹ L'Osservatore Romano, 14 août 1964



La prière oecuménique au sanctuaire anglican de Namugongo.

A la résidence du Président Obote, Paul VI admire les deux tableaux que vient de lui offrir son hôte.





PRÉLUDE AU DIS

1966

Musicien né, le Malgache souligne d'harmonie tous les événements qui composent sa vie de chaque jour. Instruments à cordes, à vent ou à percussion s'unissent en une musique perpétuelle et expriment les émotions les plus subtiles du peuple de la Grande Ile. Les mélodies de son pays, le Malgache les exécute sur des instruments vraiment "siens".

Intéressée à la culture de Madagascar et ayant toujours eu pour *hobby* la flûte à bec, j'ai cherché à connaître ces curieux instruments que sont la *valiha*, le *lokanga voatavo*, la *sodina* et l'*amponga*. Il me fait plaisir de les présenter aux amateurs de musique étrangère qui

Le Précurseur désire créer des liens entre les missionnaires et le public lecteur. Aussi trouverez-vous souvent dans la revue des articles rédigés par les missionnaires qui travaillent au loin. Elles vous parlent de leurs expériences, des adaptations au monde moderne, de l'étude des hommes et des femmes de toutes races et de toutes cultures.

Un article de septembre 1966 présente aux amateurs de musique étrangère un "Prélude au disque malgache".

QUE



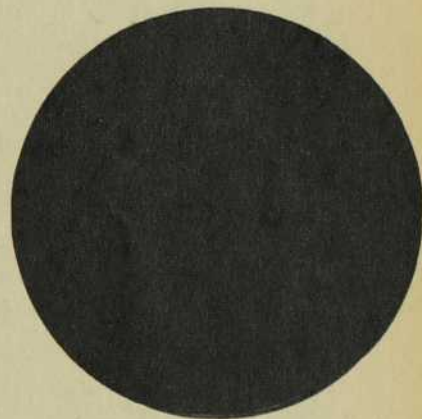
MALGACHE

Soeur Angèle Lemaire, M.I.C.

aimeraient sans doute retrouver le pittoresque et la couleur locale à l'audition d'un disque de musique malgache.

Voici l'illustre *valiha* nationale. De la famille de la cithare, instrument à cordes pincées et presque toujours de fabrication domestique, la *valiha* est un gros tuyau de bambou doré. Ses nombreuses cordes courent parallèlement au bâton et sont formées de fibres décollées, sous-tendues par de petits chevalets et fixées par une liane très délicate. La division en longueurs inégales de ces lanières d'écorce qui ont été soulevées de la paroi exprime les divers degrés de l'échelle musicale. Du pincement

des cordes avec les ongles s'échappe une musique douce et étrangement mélancolique qui laisse au fond du cœur quelque chose d'attendri . . . Il faut voir l'instrumentiste presser fortement sa *valiha* contre lui, car le corps humain, dit-on, renforce le son lorsqu'on y appuie l'instrument. Parfois une caisse soutient l'appareil et amplifie la résonance. La cithare d'écorce peut faire partie d'un orchestre, mais le plus souvent elle récrée un joueur solitaire . . . elle est au Malgache ce que la guitare est au Philippin et à l'Espagnol. Les Malgaches s'enorgueillissent et à bon droit; pour eux la *valiha* est souveraine!



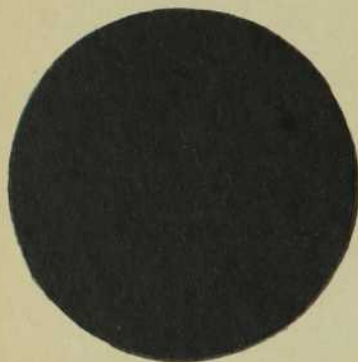


Photo: Service de l'Information de Madagascar

Au violon, roi de l'orchestre occidental, correspond le *lokanga voatavo* d'inspiration purement indigène. Il n'a pas l'importance ni la sonorité de notre Stradivarius à quatre cordes, d'ailleurs sa facture est beaucoup moins complexe. Le violon malgache n'a que trois cordes de fibre de raphia tendues sur une planchette. Une petite gourde ou une demi-calebasse fixée à cette table d'harmonie remplit le rôle de résonateur. Les doigts remplacent l'archet. L'instrument a un cachet d'originalité bien locale, ses arpegges rythment les danses et les chants de folklore.

Le Madagascar musical possède une grande variété de flûtes, mais il a une préférence marquée pour la *sodina* répandue par toute l'Ile, sauf dans le sud, paraît-il. De confection très rudimentaire: tige de roseau ou de bambou percée de plusieurs trous, la *sodina* sert de compagne fidèle à l'enfant comme à l'adulte, à la maison ou aux

champs. La valeur des mélodies dépend évidemment du matériel et de la qualité de l'instrument. Mais une bonne interprétation exige un assez long apprentissage, du moins pour l'étranger . . . car le maniement de la *sodina* ne va pas sans difficulté. Le flûtiste malgache, que la muse Euterpe a touché, sait la faire chanter avec une sonorité étonnante.

Enfin la musicologie malgache se complète avec la gamme des tambours. Il en existe une quantité, de forme et de fabrication diverses, ce qui démontre l'ingéniosité du peuple. L'*amponga* traduit les états d'âme gais ou tristes et participe à toutes les manifestations un peu solennelles. Tout peut servir à sa confection: casserole, poterie, tronc d'arbre, noix de coco, etc. Une peau d'animal tendue sur un objet de forme cylindrique ou sphérique, un peu de rythme au bout des cinq doigts, et voilà l'*amponga* ronflant de tout son être.

Aux instruments d'invention rustique se joignent des types plus modernes; les uns et les autres scandent les danses folkloriques, car à Madagascar comme sur le continent africain la musique se concrétise dans l'art de la danse. Si l'*amponga* se classe au premier rang pour les loisirs, il sait aussi "parler sérieusement"; souvent il tient lieu de clochette à l'école ou à l'église, et sur quel ton imposant!

Les orchestres modernes ont adopté plusieurs de nos instruments, notamment le violon et la grosse caisse. D'autre part l'accordéon occupe une place importante dans la musique populaire.

On dit que la musique contribue au rapprochement des âmes et des peuples, je le crois fermement. Ecouter de la musique malgache, c'est pour moi comme l'occasion de saisir les pulsations du cœur malgache. Et mieux se comprendre n'est-ce pas déjà mieux s'aimer?

1968

MARIE PALLADIUM DU PÉROU

par Soeur Simone Sabourin, M.I.C.

Certains articles du Précurseur nous parlent de Marie. Mai-juin 1968: La Vierge au Pérou.

Arrivée de Notre-Dame en Amérique Latine

Selon l'historien Ruben Vargas Ugarte, S.J., l'Amérique est devenue la terre de Marie. Avec les découvreurs du continent sud-américain, les trois bateaux de Christophe Colomb transportèrent le culte de la Vierge. C'est pourquoi dans toute cette partie qui comprend l'Amérique du Sud et l'Amérique Centrale, le Mexique et les Antilles, figure au premier plan la dévotion à Notre-Dame. Disons-le à l'honneur des premiers évangélisateurs et de leurs successeurs, ils avaient réussi à implanter une dévotion si solide et si adaptée aux peuples sud-américains, que c'est elle, cette piété mariale, qui a gardé la foi au Dieu unique.

Matériellement, ce culte se traduit par le foisonnement de sanctuaires, tantôt simples et pauvres, tantôt majestueux et richement décorés. Citons ici les plus connus: Notre-Dame de la Guadeloupe au Mexique, Cocharcas, Chapi et Carhacato au Pérou, Copacabana et Cotoca en Bolivie. Au début, on honorait la Vierge sous des titres typiquement espagnols, mais bientôt l'Indien apporta, avec son vivant folklore et son sens dramatique de la vie, ses appellations simples et affectueuses comme: *La Mamita*, Petite Mère, *La Pequenita*, Toute Petite, *La Chaparita*, Petite Chérie . . .

Universités, collèges, montagnes, villes, régiments et entreprises commerciales portent son nom tandis que son image, sous les représentations les plus variées, a été copiée et recopiée, photographiée et gravée, reproduite indéfiniment et répandue partout dans les moindres recoins de l'Amérique Latine, dans les hautes sierras et dans les plaines, dans les opulentes cathédrales et les petites chapelles, dans les villes et les hameaux, dans les demeures de pierre et les huttes d'adobe, dans les maisons de commerce et les usines, dans les autobus et les taxis.

Aux yeux des visiteurs, certains aspects de la dévotion mariale paraissent un flamboiemment de superstitions. Avec le temps, l'étranger un peu psychologue y découvre des valeurs positives précieuses. En exprimant sa confiance à la Vierge, l'Indien y met le meilleur de lui-même; et si le culte de Marie en certains endroits, l'emporte sur celui du Christ, notons qu'il est un signe caractéristique de la foi du peuple latino-américain.

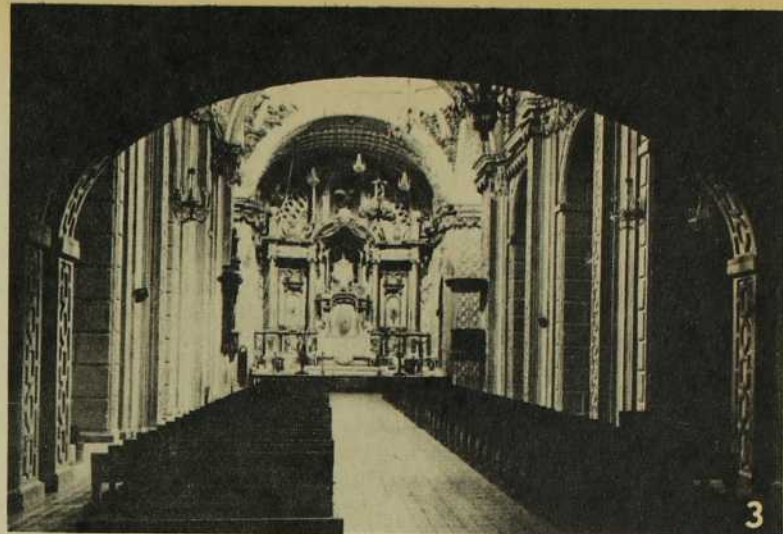
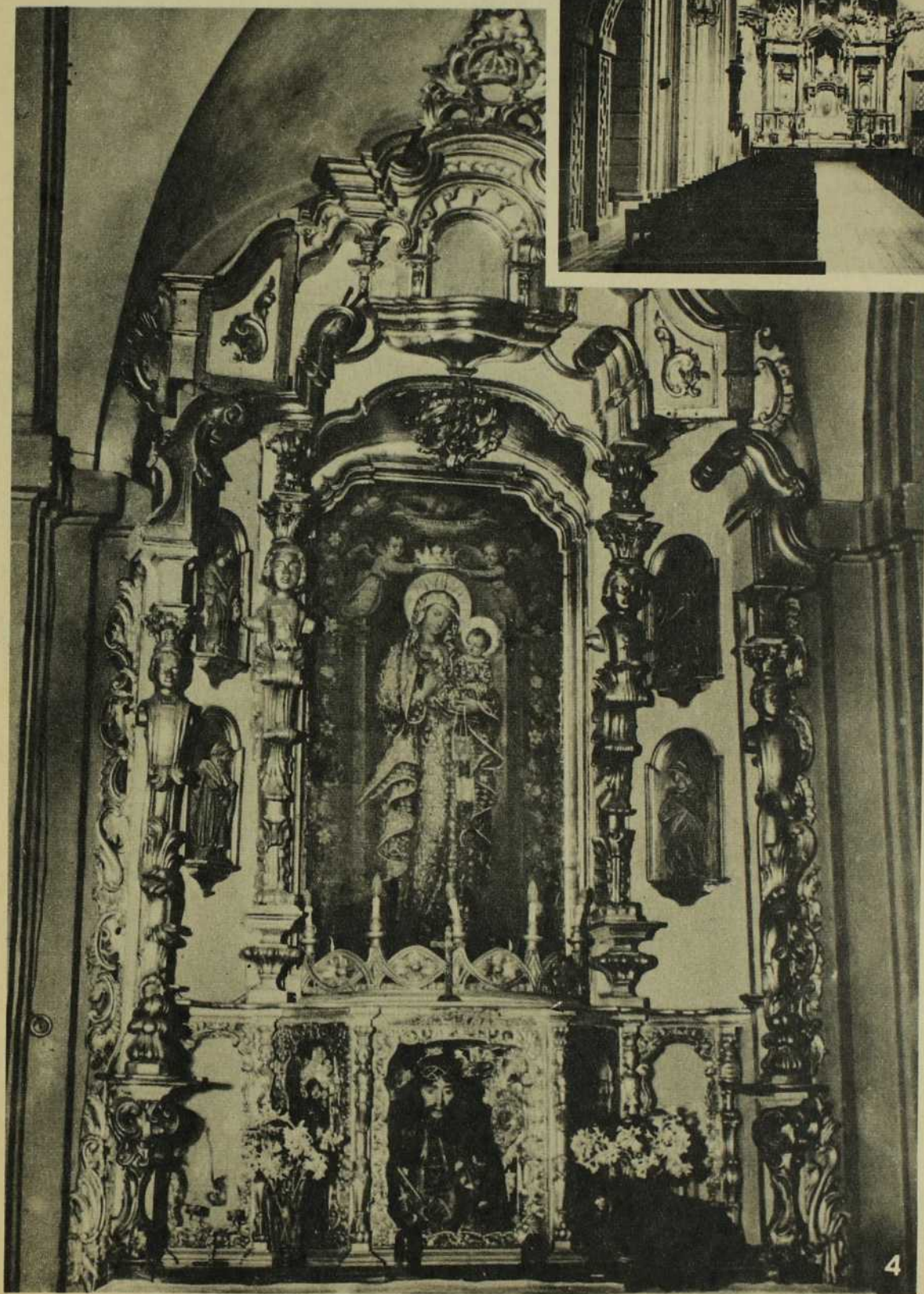
Manifestations mariales au Pérou

Parmi les nombreuses dévotions introduites par les missionnaires espagnols au Pérou, signalons le chant à l'église du *Salve Regina* et des litanies de Lorette, tous les samedis. Le Pape Paul V, en 1605, avait accordé une indulgence de 50 jours à ceux qui se montreraient fidèles à cette pratique. Il faut, pour se faire une idée de la dévotion des Indiens à la Vierge Marie, avoir vu l'admirable foi des gens venus de partout pour assister à cette cérémonie.

On a dit beaucoup de choses des processions en Amérique Latine! Certes, elles nous apparaissent comme le comble du désordre. Pourtant, pour l'Indien, une procession devient un temps fort dans sa vie religieuse. Tout n'y est pas orthodoxe, d'accord. Cependant, son ardente dévotion pour la Mère de Dieu s'exprime ainsi avec une douceur attendrie et pénétrante. Dès les premières années de la colonisation, les processions jouissaient d'une grande popularité. Souvent, le matin ou le soir, les Indiens, portant des bannières ou des statues de Marie, sortaient en procession, chantant le Rosaire. Une affirmation humoristique mais réelle veut que "les deux sacrements du l'ibéro-américain soient le baptême et la procession!"

Aujourd'hui comme alors, des danseurs indiens marquent de leurs danses folkloriques toutes les grandes célébrations mariales. Vêtus de riches costumes aux





1—L'église La Merced à Lima.

2—L'église Maria Auxiliadora à Lima.

3—L'intérieur de l'église La Merced.

4—Autel dédié à Notre-Dame des Roses dans l'église La Merced.

couleurs voyantes, ils pénètrent dans le temple accompagnés de musiciens et font des révérences devant l'autel de Marie. Selon la coutume espagnole, la Madone est revêtue de robes de soie et de brocart. Après quelques couplets d'un cantique populaire, ils placent la statue sur un brancard et sortent processionnellement sur la place publique pour prier, chanter et danser. Car, rustique et simple, l'Indien exprime sa foi par des chants et des danses. Souvent improvisés, les chants traduisent à la fois la piété et la tristesse du peuple péruvien.

A Lima, la pratique de la visite quotidienne à la Vierge, remonte au milieu du 19e siècle. A tous ceux qui font partie de cette association, on distribue les images des Madones les plus populaires de la ville. Chacun, alors, s'engage à visiter, le jour signalé, le temple qui lui échoit. En d'autres endroits, les Vierges pèlerines, comme la Vierge de Copacabana et de la Merced, sont l'objet de manifestations spontanées de la piété populaire.

Ces manières d'honorer Marie viennent à peu près toutes des premiers missionnaires. Pour attirer les baptisés et faciliter ainsi l'enseignement, ils entouraient l'évangélisation d'une solennité exagérée. De là l'origine des processions spectaculaires et des fêtes mariales célébrées en grande pompe.

Fêtes mariales

Il faut signaler la profonde dévotion des Péruviens envers l'Immaculée-Conception et l'Assomption de la Vierge. La majorité des cathédrales au Pérou et dans tout le continent sud-américain ont l'une ou l'autre pour titulaire. Le 3e concile liménien décrétait même que tous les prédicateurs devaient commencer leurs sermons par la salutation suivante: "Louange au Saint Sacrement de l'autel et à la Conception sans tache de Notre-Dame, conçue sans le péché originel." Quel coeur péruvien ne palpète pas lorsqu'on prononce ce nom de l'Immaculée-Conception! Souvenirs de pèlerinages, de larmes essuyées, de paix recouvrée! Oui, de toujours à toujours, la Vierge se porte garante du salut de l'Amérique Latine.

Dès le temps de la colonisation, les Universités unirent leur voix à ce concert de prières et de louanges à la Conception pure et sans tache de Marie. Dans tous les grades supérieurs, une loi rendait obligatoire le serment suivant: "Que l'on croit et enseigne, par parole et par écrit, que la Vierge, Mère de Dieu et Notre-Dame, a été conçue sans le péché originel dès le premier instant de son existence." Il fut aussi stipulé que tout élève qui refuserait de prêter ce serment ne recevrait pas son grade universitaire et si un Recteur le concédait sans cela, il encourait une amende de 100 ducats.

L'Université San Marcos, de Lima, la plus ancienne du continent, avait juré, le 2 février 1619, de défendre le privilège de l'Immaculée-Conception. A cette occasion, des fêtes grandioses furent organisées par tous les collèges de la ville. Entre autres manifestations, un défilé de chars allégoriques exprimaient par des ta-



VIRGEN DE LA MERCED (LIMA)
Patrona de las Armas del Perú

bleaux vivants, l'histoire biblique, depuis la création; d'autres symbolisaient les titres conférés à Marie par toutes les nations.

Devant les écoles, les boutiques et les maisons, on plaçait des statues de la Vierge. Les fidèles les entouraient de fleurs et de lampions, "petites flammes vigilantes qui dansent, dans leurs enveloppes de verres multicolores leur ballet délicat à la Reine des Cieux."

En 1656, au moment où ces fêtes se poursuivaient plus grandioses que jamais, le Conseil Municipal présidé par Mgr L'Archevêque, déclarait l'Immaculée, patronne de Lima. Le peuple péruvien avait appris avec les vérités de la foi cette prérogative de Notre-Dame. Aussi l'Episcopat sud-américain ne pouvait-il répondre autrement que par un complet acquiescement à sa Sainteté Pie IX qui le consultait au sujet de la proclamation du dogme de l'Immaculée-Conception.

Cette dévotion à la Vierge fait de l'Amérique la terre de Marie. Profondément ancrée dans le coeur de tout Indien, elle caractérise surtout la foi du peuple péruvien.

1970 — MOT-SECRET

monté pour vous par Jean-Claude Langlois

LA PROCÉDURE

- * Il suffit de trouver le mot-secret en rassemblant les lettres laissées non encerclées (horizontalement seulement) après que vous aurez inséré, sauf UN, tous les mots au-dessus de la grille. Les lettres formant le mot-secret se suivent dans l'ordre.
- * Pour plus de facilité, insérez les mots les plus longs d'abord.
- * Dès que vous avez repéré un mot, encerclez les lettres de ce mot dans la grille et raturez ce mot dans la liste au-dessus de la grille.
- * Seuls les mots formant un centre d'intérêt sur le mot à chercher rentrent dans la grille.
- * Dès que vous aurez inséré tous les mots au-dessus de la grille, SAUF UN, il ne vous restera que les lettres formant le mot-secret.
- * Tout mot accompagné de l'astérisque (*) se double dans la grille du mot-secret.

VOUS POUVEZ CONNAÎTRE CE MOT-SECRET

en encerclant d'abord les lettres de ces mots, soit HORIZONTALEMENT, de gauche à droite, ou de droite à gauche VERTICALEMENT, de haut en bas ou, de bas en haut DIAGONALEMENT, de gauche à droite, ou de droite à gauche. N.B. Une même lettre peut servir à plusieurs mots, suivant leur direction, à l'exception du mot-secret.

Réponse: Cérémonie

MOT-SECRET

Lorsque tous les mots ci-dessous auront servi pour encadrer ces lettres, il ne vous restera que les lettres servant à révéler le mot mystère.

- | | | | | | | | | | | | | | | |
|---|-----------------------|---|--|--|-----------|---------------------|-------------|--------------|---------------|---------------------------|------------|---|---------------------|-------------------|
| A
adresse
âgé
allégresse
avenir | D
date
décennie | E
écho
éloge
épisode
épopée
époque | F
faste
festin
fête
fidèle | G
espoir
essor
étape
événement | H
hôte | J
joie
jovial | L
liesse | M
mémoire | O
ornement | P
plaisir
postérité | R
royal | S
sentiment
siècle
signe
solennel | T
tenue
toast | V
vie
voeux |
|---|-----------------------|---|--|--|-----------|---------------------|-------------|--------------|---------------|---------------------------|------------|---|---------------------|-------------------|

	1	2	3	4	5	6	7	8	9	10	11	12	13	14	15
1	E	I	N	N	E	C	E	D	A	T	E	N	G	I	S
2	S	T	R	O	Y	A	L	P	N	L	S	F	E	T	E
3	S	V	I	C	O	H	C	E	O	E	G	A	L	A	C
4	E	O	L	R	O	F	M	G	R	P	L	A	O	C	C
5	I	E	U	T	E	I	E	G	A	L	E	R	I	T	U
6	L	U	E	H	T	T	O	S	E	I	N	E	E	E	S
7	A	X	V	N	A	R	S	G	T	E	E	R	G	O	O
8	I	T	E	M	P	I	R	O	M	I	E	T	L	A	U
9	V	S	N	F	E	E	T	E	P	E	N	E	E	A	V
10	O	I	E	A	S	M	N	E	D	L	N	M	E	E	E
11	J	E	M	S	H	T	O	O	N	N	A	D	O	S	N
12	O	C	E	T	N	C	S	I	E	U	A	I	I	P	I
13	I	L	N	E	E	I	V	L	R	C	E	S	S	O	R
14	E	E	T	E	P	O	Q	U	E	E	L	E	D	I	F
15	E	S	S	E	R	D	A	V	E	N	I	R	E	R	R

INTENTIONS MISSIONNAIRES:

Janvier: Pour qu'en Afrique la prédication de l'Évangile contribue à éliminer les oppositions de nations et de races.

Février: Pour un accroissement du nombre des catéchistes et des écoles destinées à leur formation.

POUR COMMUNIQUER AVEC

Les Soeurs Missionnaires de l'Immaculée-Conception

AFRIQUE CENTRALE. *Katete*: St. Teresa's Parish, Champira P.O. Box 8, Malawi; *Mzambazi*: Eutini P.O., Malawi; *Rumpi*: Rumpi P.O. Box 15, Malawi; *Karonga*: Karonga P.O., Box 14, Malawi; *Kaseye*: St. Michael's Parish, Chitipa P.O. Box 100, Malawi; *Nkata Bay*: Nkata Bay P.O. Box 9, Malawi; *Mzuzu*: Mzuzu P.O. Box 24, Malawi; *Mzimba*: Mzimba P.O. Box 47, Malawi; *Chipata*: P.O. Box 107, Chipata (Fort Jameson), Zambia; *Kanyanga*: Lundazi P.O., Zambia; *Nyimba*: Sacred Heart Hospital, Nyimba P.O. Box 13, Zambia; *Cikungu*: Kazimuli P.O., Zambia. — ANTILLES. *Les Cayes*, Haïti; *Les Côteaux*, Haïti; *Roche-à-bateau*, Haïti; *Port-Salut*, Haïti; *Camp-Perrin*: Adresse postale: C.P. 14 Les Cayes, Haïti; *Mirebalais*, Haïti; *Limbe*, Haïti; *Cap-Haïtien*, Haïti; *Chantal*, Sud, Haïti; *Trou-du-Nord*, Haïti; *Port-au-Prince*: Orphelinat, Cité no 2 C.P. 1085, Haïti; *Port-au-Prince*: Noviciat, Cité no 2, 1085, Haïti; *Croix-des-Bouquets*: Ecole N.-du-Rosaire, C.P. 1291, Port-au-Prince, Haïti; *Croix-des-Bouquets*: Ecole de la Ste-Enfance, C.P. 1291, Port-au-Prince, Haïti; *Deschapelles*: Hôpital Albert Schweitzer, Adresse postale: Boîte postale 2213 B, Port-au-Prince, Haïti; *La Boule*: Adresse postale: C.P. 1085, Port-au-Prince, Haïti; *Hinche*, Haïti; *Colon*: apartado 21, Colon (Matanzas), Cuba. — BOLIVIE. *Santa Cruz* de la Sierra, Instituto Cardinal Cushing, 453 Calle Lemoine, casilla 70; *Cochabamba*: Academia Comercial, Calle Oruro No 3403, casilla 1667; *La Paz*: Academia Santa Rita, casilla 2893, 895, Juan Granier; *La Paz*: Academia Santa Rita, (Irupana), casilla 2893, 895, Juan Granier; *Catavi*: adresse postale: casilla 434 (Catavi), Oruro, Bolivie. — CANADA. *Maison Généralice*: 314, Chemin Sainte-Catherine, Montréal 153; *Maison de la Côte-des-Neiges*: 2900, Chemin Sainte-Catherine, Montréal 250; *Noviciat*: Pont-Viau, Cité Laval, Hôpital Chinois: 355 est, rue Faillon, Montréal 327; *Nominique*: Comté Labelle, Québec; *Rimouski*: 225, rue Saint-Germain; *Joliette*: 750, rue Saint-Louis; *Québec*: 1073 ouest, rue Saint-Cyrille; *Vancouver*: Refuge de l'Immaculée-Conception 236, rue Campbell; *Vancouver*: Hôpital du Mont Saint-Joseph 3080, rue du Prince-Edouard; *Trois Rivières*: 1325, rue de la Terrière; *Granby*: 35, rue Dufferin; *Chicoutimi*: 906, Chemin Sydenham; *Saint-Jean*: 430, rue Champlain, Saint-Jean, Québec; *Ottawa*: Résidence, 28 Avenue Goulburn, Ottawa 2; *Ottawa*: Centre Chinois, 30, Avenue Goulburn, Ottawa 2; *Perth*: C.P. 259, Perth, N.-B.; *Mission Chinoise*: 1062, Cheneville, Montréal 128. — CHILI. *Ancud*: 227, Calle Errazuriz, casilla 82, Ancud (Chiloe), Chili; *Santiago*: 1175, Calle Santa Teresa, Casilla 4782, Correo 2, Chili. — ETATS-UNIS. *Marlboro*: Mass., 207 Pleasant Street, 01752. — GUATEMALA. *Tonicapán*: Colegio P. Betancourt, Guatemala, A.C.; *Champerico*: Calle Xelaju No 3-27, Puerto de Champerico, Guatemala, A.C. — HONG KONG. *Maison Notre-Dame-de-Fatima*: 103 Austin Road, Kowloon, Hong Kong; *Maison Notre-Dame-de-L'Espérance*: Clear Water Bay Road, Kowloon, Hong Kong; *Noviciat*: 125 Waterloo Road, Kowloon, Hong Kong. — ILES PHILIPPINES. *Manille*: Immaculate Conception Academy, General Luna St., Intramuros; *Manille*: 2212 del Rosario St., Gagalangin; *Manille*: P.O. 3400, D-404; *Las Pinas*: St. Joseph's Academy, Rizal, D-710; *Mati*: Davao Oriental O-507; *Davao*: Good Counsel, Florentino Torres St., Davao City, O-404; *Padada*: Davao Del Sur, O-412; *Baguio*: 73 Pacdal, Box 83, B-202, Baguio City. — JAPON. *Koriyama*: 3-18 Toramaru, Koriyama shi, Fukushima ken; *Wakamatsu*: 1-49 Nishi Sakae machi, Aizu Wakamatsu, Fukushima ken; *Tokyo*: Fukazawa 8, chome 13, ban 16, go, Setagaya ku. — MADAGASCAR. *Morondava*: C.P. 53, Madagascar; *Ambohibary*: Sambaina, Madagascar; *Antsirabe*: C.P. 146, Paroisse Ste-Thérèse de Mahazoarivo; *Antsirabe*: Noviciat, Lot 02S10, route d'Ambositra; *Tananarive*: Tsaramasay; *Mahabo*: via Morondava. — PEROU. *Pucallpa*: Apartado 241; *Lima*: Escuela Maria de la Providencia, Napo 1124, Azcona (Brena). — TAIWAN. *Kuanhsi*: 83 Cheng I Lu, Hsinchu Hsien, Taiwan, Republic of China; *Shih Kuang Tse*: Hsinchu Hsien, Taiwan, Republic of China; *Taipei*: 363, An Tung St., Taiwan, Republic of China; *Suao*: 36 Chung Cheng Rd., Suao Ilan Hsien, Taiwan, Republic of China; *Hsinchu City*: 49, Chei Yuen Street, Kuang Fu Li, Taiwan, Republic of China; *Nan Ao Hsiang*: 25, Tai An Lu, Ilan Hsien, Taiwan, Republic of China.

A tous et chacun des chrétiens, on donnera, en employant les moyens modernes de communication sociale, des nouvelles missionnaires afin que prenant conscience de ce que l'activité missionnaire est la leur, ils ouvrent leur cœur aux besoins si immenses et si profonds des hommes, et puissent leur venir en aide.

Ad Gentes no 36